

Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Band: 51 (1947)

Artikel: Pierre Alin : poète jurassien
Autor: Méroz, Jean-Pierre
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-549833>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 07.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

PIERRE ALIN

Poète jurassien

par Jean-Pierre MEROZ

Comment peut-on dire d'une œuvre, si brève soit-elle : « C'est petit » alors qu'elle a fait ce que font si peu d'œuvres « grandes » : atteindre le cœur et faire naître l'émotion ,

(Extrait des notes inédites de Pierre Alin).

Introduction

Le but de ce petit travail, comme l'indique le titre, est de présenter au lecteur un Pierre Alin poète et conteur avant tout. En effet, cet écrivain, plus connu chez nous comme peintre et surtout comme musicien, paraît être quelque peu oublié de nos jours dans son Jura natal.

Toutefois, comme les trois arts que cultivait Pierre Alin constituent un tout, force nous est d'effleurer les domaines divers dans lesquels ce riche talent s'exerçait. C'est pourquoi nous avons réservé quelques lignes au peintre et au musicien.

Les pages consacrées au poète et au romancier sont émaillées de citations que d'aucuns trouveront peut-être trop abondantes. Nous ne nous en excusons pas, car il ne s'agit pas ici d'un ouvrage critique, mais bien plutôt d'un choix des œuvres qui nous ont paru les meilleures. En outre, les poèmes ont été ordonnés de telle façon que la pensée de leur auteur s'en dégage clairement. Puissiez-vous éprouver à leur lecture autant d'émotions agréables que nous en avons éprouvées nous-mêmes !

Enfin, nous ne voudrions pas passer sous silence les renseignements précieux que nous a fournis avec tant d'amabilité Monsieur Henri-A. Schüler, artiste peintre à Lausanne et frère de Pierre Alin. Nous l'en remercions vivement.

I. Sa vie

Le second fils d'Ernest Schüler, réfugié politique hessois et qui s'était établi à Bienne, où il enseignait au progymnase, épousa, en 1875, Mademoiselle Pauline Locher, fille d'Adolphe Locher, pharmacien à Saint-Imier. Pierre Schüler, était un homme très intelligent, cultivé et qui s'intéressait aux arts et aux sciences. Il acquit une situation dans l'industrie laitière et s'établit à Paris. De ce mariage naquirent cinq enfants. Trois d'entre eux, parmi lesquels, le 26 juillet 1879, Gustave-Adolphe Pierre Schüler, le futur Pierre Alin, virent le jour à Saint-Imier, dans la maison appelée « L'Alouette », dont nous trouvons la description dans la délicieuse plaquette en prose : « Bob de Saint-Imier ».

« La maison était claire et gaie, tenant le milieu entre la villa et le chalet.

On l'appelait : « La Mésange ».

Son nom lui allait bien.

Sise tout au bout du village, en plein Jura, elle connaissait la chanson des nids, le respect des indigènes, l'odeur saine et résineuse de la forêt proche, la fumée des « torrailles » où l'on cuit des pommes de terre sous la cendre, le carillon des troupeaux qui passent, et la quiétude heureuse de deux bons vieux qui achèvent de vieillir, doucement, l'un près de l'autre. »¹

Sa naissance, l'auteur la reconstitue avec humour et nous donne du même coup une idée de l'ambiance familiale :

« La vie se plut donc à me saluer, dès mon entrée, par ce symbole qui la résume tout entière : du rire et des larmes.

Mon père, du reste, aimait tendrement sa femme, et s'empressait déjà, soucieux de calmer, par de bonnes paroles, le pauvre orgueil maternel froissé.

— Que veux-tu, lui dit-il gentiment, il est si drôle !

Il paraît que je l'étais.

Du « bel enfant » je n'avais que ce qu'il est convenu de leur souhaiter communément à tous : le poids. On m'a dit, depuis, ce que je pesais en livres. Je ne m'en souviens plus ; je n'ose

¹ « Bob de St-Imier », édit. P. Alin, La Sarraz, p. 5.

citer un chiffre, j'aurais trop peur d'être ridiculement à côté de la vérité : en trop ou en trop peu.

Mais il paraît que si j'étais beau de par le poids, j'étais laid de par tout le reste.

Deux petits yeux mobiles et méfiants veillaient dans mon front déjà têtue, au-dessus d'un nez large, écrasé, aplati, un nez sur lequel on aurait prématurément boxé.

Je n'avais pas non plus la bonne grâce de ces nouveau-nés auxquels il suffit de chatouiller le menton pour les faire rire et baver.

Je bavais... mais sans rire.

Une hostilité manifeste se dégageait de mes yeux braqués, de mon petit mufle de nègre blanc, de ma mâchoire volontaire, et de mes poings serrés.

Curieusement, mon père m'observait :

— Il n'aura pas bon caractère, dit-il.

— Ce sera quelqu'un répliqua péremptoirement ma grand'mère qui passait.

Ce en quoi ils se trompaient probablement tous les deux... surtout ma grand'mère. »¹

Le petit Pierre passa ses premières années à l'« Alouette », choyé par ses grands-parents, probablement trop, puisqu'il nous dit :

« ...Au bout de trois ou quatre ans d'un régime qui profita plus à mon corps qu'à mon esprit, mon père, qui n'avait plus le sourire, effaré de constater les résultats de l'éducation grand-maternelle, décida de m'arracher aux douceurs de cette Capoue prématurée, et de me prendre sous sa férule immédiate.

Je « repris » donc, si j'ose dire, le chemin de Paris, et j'eus tout jeune encore, l'occasion d'établir un système comparatif entre deux modes d'éducation, qui ne manquaient pas de différer par plus d'un point. Ces points me devinrent vite sensibles... »²

Ce dont nous ne doutons pas, si nous en jugeons par ces quelques lignes :

« Mon père était maigre et sévère.

Ce n'est que plus tard que je me rendis compte qu'il était bon aussi.

¹ Op. cit., p. 3-4.

² Op. cit., p. 9.

J'étais volontaire et têtu.

En somme, je devais avoir, moi, petit, les défauts qui lui constituaient — à lui, grand — ses qualités prédominantes.

Il était aussi un peu emporté.

Que de fois ne lui est-il pas arrivé de poser sur mon crâne son poing fermé, et de me dire, sous l'empire de la colère :

— Crois-tu qu'il ne soit pas plus dur que ta sacrée mauvaise tête ?...

Je ne répondais rien — mais tout bas, de toutes les forces concentrées de ma volonté, je souhaitais que ma tête l'emportât.

Dure, elle l'était... et mon derrière aussi — et maintenant encore — à de longues années de distance, je leur en rends grâce, car ils connurent des jours d'épreuve !... »¹

Pierre, ayant atteint l'âge de la scolarité, fut envoyé successivement à l'école du Perreux, près de Paris, au collège d'Aubonne, que dirigeait son oncle, le pasteur Besançon, et, finalement, à l'école Colbert, à Paris. Entre temps, des circonstances malheureuses, d'ordre financier, avaient obligé les grands-parents Locher à quitter la « Mésange ».

« La « Mésange » est morte.

La vie l'a touchée comme d'un coup de fusil.

Elle n'est pas morte tout de suite, mais son vieux cœur était atteint.

Un matin, au lieu des cris d'ivresse confiante et joyeuse qui devaient monter, si clairs dans le ciel, il y a eu des larmes et des vêtements noirs, comme aux enterrements, — peut-être plus tristes, parce que les choses ne meurent pas tout à fait. »²

Puis la famille Schüler revint en Suisse et s'établit à la Sarraz, (Vaud), où Pierre Alin commença, bien à contre-cœur, un apprentissage de commerce. A l'âge de 19 ans, il partit pour Hambourg, occuper un poste de correspondant français et se perfectionner dans la langue allemande. En cachette, il suivait au Conservatoire des cours de chant et de violoncelle. Peu après, il chanta et joua lors d'une soirée et obtint un vif succès, qui parvint aux oreilles de son patron. Celui-ci, compréhensif, accorda sur le champ à son jeune employé, le temps qu'il voulait consacrer à son art. En 1903,

1 Op. cit., p. 12.

2 Op. cit., p. 30.

Pierre Alin donnait à Lausanne son premier récital, qui fut un triomphe. De là, grâce au sacrifice consenti par ses frères et sœurs, il se rendit à Milan, où il étudia d'une façon approfondie le chant et l'harmonie. Puis, en 1905, il se fixa à Paris. Dès lors, il fallait vivre : Pierre Alin se produisit dans divers cabarets, où il fut tout de suite remarqué. Ses créations, paroles et musique, apportaient un souffle frais et subtil qui charmait les Parisiens. Il chantait simplement des choses toutes simples. Son but ? Faire goûter aux humbles les beautés de la vie, car, prétendait-il, les humbles sont accessibles à la beauté. Nous aurons d'ailleurs l'occasion de reparler de ce noble trait de son caractère.

Mais plus encore, le petit garçon qui, autrefois, dessinait sur les tapisseries de l'appartement familial, n'avait pas perdu le goût des formes et des couleurs, et bientôt, le jeune homme se mettait à étudier la peinture. A vrai dire, grâce à cette prodigieuse facilité qui avait déjà déconcerté son père, grâce aussi à son sens de l'observation, il s'y mit très vite, et ses tableaux furent très remarqués aux expositions des Artistes suisses, en 1917, et au Salon d'Automne en 1919, à Paris. La peinture était pour lui, comme il le disait si bien : « l'art du silence, qui se passe des claquements de mains », et il s'y sentait de plus en plus attaché.

La guerre de 1914-18 vit Pierre Alin presque constamment à Paris, où il souffrait de voir tant de misères et d'horreurs accumulées. Il prend pitié des petits, des enfants qui ont froid l'hiver, et crée l'œuvre du « Petit bas de laine » pour leur venir en aide.

Il fait connaître son action en publiant ces vers touchants :

*Mamans, qui fûtes jeunes filles,
Fillettes qui serez mamans,
Faites travailler les aiguilles
Au bout de vos doigts diligents ;
Jours sanglants de haine et de peine
Le cœur du monde a tressailli...
Pensez aux petits bas de laine
Qu'il va falloir pour les petits...*

*Vous, dont la grâce est souveraine,
Mains de femmes, mains de mamans
C'est de vous, surtout, que j'attends
La bienfaisante et douce aubaine,
Car il faudra beaucoup de laine
Pour tant de petits pieds d'enfants !...¹*

1 « Le petit bas de laine », Lausanne, 1914.

Cet appel sera suivi de concerts donnés au profit exclusif du « Petit bas de laine ».

En 1916, il édite une plaquette de vers : « Pendant la guerre », qui montre sa sympathie et sa foi en la France, sa seconde patrie. Les années 1918 à 1920 sont celles du succès. Dans les trois arts qu'il adorait, Pierre Alin avait, grâce à ses dons extraordinaires, mais aussi à sa volonté et sa puissance de travail, acquis une maîtrise qui devait lui assurer un avenir brillant. Ses chansons étaient connues partout, ses tableaux étaient recherchés et la parution, en 1920, de son premier et unique roman : « Le Journal de César », était saluée avec enthousiasme par la critique de la capitale. La récompense arrivait enfin, après un labeur de tous les instants et l'artiste allait pouvoir produire librement.

Au cours de l'été 1920, il se rend en Italie, auprès de sa sœur Annette, à Venise plus précisément, dont le charme le captive. Les quelques semaines qu'il y passe sont occupées à croquer, à peindre, à écrire, en un mot, à célébrer cette Venise mystérieuse et enchantée, source d'inspiration. A son retour de cette ville, dans la nuit du 7 au 8 octobre 1920, le train qui l'emporte en tamponne un autre par suite de la négligence de deux cheminots ivres. Parmi les victimes, hélas ! on reconnaît Pierre Alin, peintre, poète et musicien, qui, à l'âge de 41 ans, quitte les beautés de la terre pour celles d'un monde meilleur. Ainsi, tragiquement, s'achevait une carrière qui venait d'éclore.

« Hier, la gondole mortuaire — écrivait dans la « Gazette de Lausanne du 31 octobre 1920, Madame Annette Cantoni-Schüler, sœur du poète — a lentement suivi le Canal Grande, elle a glissé sur l'eau de la lagune, elle l'a porté à l'île des Morts, à ce Campo Santo de San Michele qui sort de l'onde comme un cimetière de rêves. » En lisant ces lignes, on ne peut s'empêcher de penser aux vers que Pierre Alin écrivit à Hambourg et qu'on trouve dans son premier recueil « Le long des heures » :

*Lente, lente, sans secousse,
Sans un cri, sans un holà,
Le batelier penché pousse
La grande barque à fond plat.*

*Et sur l'eau si noire et sourde,
Aux contours qu'embrouille l'œil,
C'est comme la forme lourde
Qui passerait, d'un cercueil...*

II. Son œuvre

a) Le peintre

L'œuvre picturale de Pierre Alin, restée en grande partie propriété de sa famille, est la moins connue. Pourtant on trouve plusieurs de ses tableaux aux musées de Lausanne et de Genève, quelques-uns à Saint-Imier, d'autres en France. On ne saurait les passer délibérément sous silence, parce qu'ils représentent pour l'artiste, la notation en formes et en couleurs de ses observations des hommes, de la nature et de la vie. Ils expriment aussi le résultat des heures de retraite qu'il passait à peindre d'une manière fine et délicate des fleurs si fraîches, des paysages, témoignant d'une profonde émotion, ou des portraits empreints de vérité. Point d'effets faciles, de couleurs criardes. Mais des nuances, des tons fondus qui créent une atmosphère de rêverie. Ce talent n'avait pas échappé à la critique parisienne et la « Revue Moderne », en octobre 1924, par la plume du critique Claude Hessel, écrivait à l'occasion d'une exposition organisée par le frère de l'artiste :

« J'ai longuement étudié les peintures exposées, et si chacune m'a paru très digne d'attention, je dois cependant reconnaître que j'ai éprouvé le maximum de satisfaction en admirant les toiles par lesquelles il a traduit le charme des fleurs.

Ses études de fleurs sont modelées d'une main ferme dans une pâte savoureuse et lumineuse, aux tonalités les plus fouillées. Je citerai notamment les ensembles simples et frais des « Pavots », « Anémones » et « Mimosa », du « Bouquet dans l'atelier », les couleurs ardentes et vibrantes des « Coquelicots devant la glace », la présentation heureuse dans sa hardiesse des « Roses blanches » émergeant d'un rustique pot vert et les impressions du plus pur charme du « Seuil fleuri », et du « Géranium dans la montagne ».

Ensuite il convient de noter les études de montagnes, d'une grande force d'expression, notamment une toile assez importante, placée en vedette, et qui se distingue par une remarquable étude de nuages sur les cimes, et aussi quelques vues de Venise, d'une excellente qualité de pâte et de vision ».

L'ensemble de ces toiles, dessins, esquisses, laisse une impression de paix et de douceur, et nous révèle en Pierre Alin l'artiste qui recherche et sent la Beauté jusque dans les choses et les êtres les plus modestes.

b) Le musicien

Les compositions musicales de Pierre Alin en revanche, sont encore très appréciées. Il y a d'abord ses délicieuses « Chansons d'Enfants » que nous avons tous apprises durant nos premières années d'école. Ah ! qu'il était vivant le « Beau rosier », lorsqu'il nous disait la manière d'avoir de si belles roses, ou le « Petit nuage blanc » qui voguait doucement et que nous imaginions pouvoir accompagner ! Que ces chansons nous plaisaient et que nous les aimions, n'en doutez pas, puisque, après plus de vingt ans, elles nous sont aussi présentes à la mémoire que si nous les avions apprises hier. Leur charme, leur simplicité, leur mélodie douce et originale, leurs paroles si évocatrices, tout cela c'était l'art musical de Pierre Alin.

D'autres compositions, plus poussées peut-être, mais non moins originales, étaient destinées aux « grandes personnes », clients des cabarets et amateurs de sensations délicates. Mais, et c'est le mérite de leur auteur, jamais ces chansons ne tombent dans la vulgarité ou la mièvrerie. L'âme noble de l'artiste s'y refusait. Chanter la Beauté toute simple, la révéler à chacun, voilà son seul désir. Et il y réussit pleinement, si nous en prenons pour témoins les succès qu'il remporta dès 1906 à Paris et ailleurs, et ce qu'écrivait le poète Jehan Rictus en 1911 :

« Tenter de réconcilier la foule avec la Beauté et la Poésie par un art simple, expressif et vivant, devrait être le but de chaque poète. Vous avez, vous mon cher Pierre Alin, réalisé une œuvre gracieuse, élégante et, malgré cela, harmonieuse et populaire. Partout je vous ai vu remporter des succès considérables : vous avez toutes les chances pour qu'ils se continuent ».

Il faut bien dire, en effet, qu'avec des moyens souvent primitifs, Pierre Alin arrive à nous émouvoir, à nous faire sentir ce qu'il y a de doux, de résigné chez les humbles. Les paroles de la chanson « Les p'tits vieux », pour laquelle fut composée une mélodie monotone et plaintive, en est un des exemples les plus curieux :

Les p'tits vieux

*Les p'tits vieux, clignotant des yeux
Qui s'en vont, l'échine lasse,
Chauffer leur petit corps frileux
Au soleil doré qui les tasse,
Ils sont comme des émigrants,
Timid's attendant patiemment...
L'dernier train qui passe !*

*Leurs p'tit's mains
Sont des parchemins
Couverts de vieilles histoires,
Ils ont passé tant de chemins,
Et sur leurs mains, et sur leur front
Le temps écrit tant, qu'ils sont
Comme des grimoires.*

*l' n' font plus
D' discours superflus
Leurs lèvres sont portes closes ;
Ils rest'nt comme des inconnus
Immobil's en de longues pauses ;
Ils sont là, assis sur des bancs,
On dirait qu'i'se r'gard'nt en d'dans
Et ne voient plus les choses !...*

*Pis un jour,
Ça sera not' tour
D'êt des p'tits vieux, des p'tit's vieilles !...
Quéqu'fois, à force que l'temps court,
L'passé, y sembl' qu' c'était la veille ;
Jusqu'au jour du dernier départ,
Oùsqu'on s'en va dormir quéqu'part...
Sur ses deux oreilles !...*

Point de pathos, mais le mot qui touche, l'expression qui vit. Et cette langue, qui, à première vue, paraît maltraitée, contient en réalité une poésie poignante, une philosophie sereine et paisible.

Vers les dernières années, Pierre Alin évolue vers une forme artistique recherchée : le poème musical, dans lequel on trouve aussi bien pour les paroles que pour la musique, un souci véritable de la perfection. Si l'on en croit ses projets d'alors, Pierre Alin nous eût donné toute une série de compositions de ce genre, évoquant la nature surtout, un paysage, une minute qui passe, un petit moment qui nous enrichit par son émotion.

Hélas, l'accident de Venise a interrompu les sources de la mélodie et de la poésie.

c) Le poète

L'œuvre littéraire de Pierre Alin, contenue en six volumes de vers et de prose, est malheureusement très peu connue aujourd'hui. Et pourtant, elle fourmille de perles, de trouvailles, de notations originales et de vie. Avant de chercher et d'expliquer le pourquoi de cet oubli, il vaut la peine de se pencher sur elle quelques instants et d'essayer d'en dégager les traits essentiels.

Les poèmes d'abord sont contenus dans quatre volumes intitulés :

« Le long des heures », paru en 1907, chez Payot, à Lausanne.

« Douze croquis campagnards », paru en 1909, chez Messeiler, à Neuchâtel.

« Au rythme de la vie », paru en 1901, chez Grasset, à Paris, et enfin

« Pendant la guerre », paru en 1916, à la Concorde, Lausanne.

Ce dernier recueil est, semble-t-il, le moins bon. Le poète y veut montrer les souffrances et la gloire de la France. Mais il n'a malheureusement pas le don de broser de grandes fresques, ni celui d'imaginer l'horreur de la guerre où l'héroïsme et la grandeur des combattants. Et si certains vers du poème intitulé « L'Arc de triomphe » ne manquent pas de couleur, il faut bien avouer que la meilleure partie du volume est constituée par ce modeste tableau-tin « Mon cheval », dans lequel un soldat pleure son compagnon

mort au combat et qui se termine par cette évocation si fraîche et mélancolique à la fois et pour laquelle le peintre s'est mis au service du poète :

*« Je ne te tendrai plus, dans le creux de la main
Le morceau de sucre ou de pain,
Mes doigts ne te sentiront plus
Tirer doucement sur les rênes
En passant devant les fontaines
Du village,
Ou lever la tête pour happer au passage
Le rameau fleuri qui dépasse... »*

Les « Douze croquis campagnards » sont d'une tout autre facture. Ecrits presque tous en alexandrins solides ou en octosyllabes, pendant que Pierre Alin passait ses vacances au domicile paternel à Eclépens (Vaud), ils respirent cette ambiance saine et colorée de la campagne. Mais, que pourrait mieux les introduire que la préface du volume, dédiée à Philippe Godet, et dans laquelle le poète avertit ses lecteurs :

« Croqués en terre romande, ils marquent pour moi — entre deux hivers d'un Paris de fièvre et d'outrance — une étape de verdure, une oasis de tranquillité et de repos.

Je ne les ai donc pas écrits, ces tableautins rustiques, pour les « vite effarouchés », les poitrinaires de la Poésie ; non plus que pour les jeunes filles de pensionnat élevées dans le culte de l'aquarelle... Trop de déceptions les attendraient, de n'y pas trouver des paysans d'opéra-comique et des pâtres inspirés et spleenitiques. Mes paysans, je les ai regardés de près : ils étaient de chair et d'os ; je n'ai pas ambitionné des décors de carton pâte ; et mes chevaux n'y sont point des Pégases brouquant l'éther : leur crottin est véridique... il fume !

Et c'est pour ceux dont la pensée est assez robustement ouverte et le cœur assez large pour sentir qu'il y a — en dehors de tout conventionnel — une intense, une profonde poésie de la Vie qui va jusqu'à la rudesse, que je livre ces quelques notes à l'impression. »

Et pourtant cette rudesse n'a rien de choquant, parce qu'elle tient dans son cadre, dans la vie à la campagne, pleine de réalisme et d'humour :

Les vaches

*C'est l'heure calme et bleue, où les vaches vont boire,
Le village apaisé s'étire aux quelques coups
Que déclanche à regret, sans se presser beaucoup
Le vieux clocher, comme un qui n'a plus de mémoire ;*

*L'une après l'autre, ainsi qu'un cortège d'histoire
Graves, la bave au mufle et tirant sur leur cou
Surgissent de l'étable où l'ombre est déjà noire
Les vaches à pas lents, aux yeux vagues et doux ;*

*A l'entour du bassin, alignant bien leurs formes,
Elles vont boire, boire, à rasades énormes,
Tandis que le valet de ferme les attend ;*

*Puis, joyeuses d'eau claire et de campagne bleue
Elles font une ou deux gambades agitant
Le goupillon dansant et poilu de leur queue...¹*

Le poulailler

*Sous l'ardent soleil qui tiraille
Des flèches d'or sur les fumiers
Les poules cherchent dans la paille
Les grains d'avoine coutumiers ;
Le coq, — l'ergot prêt à l'entaille —
Promène, fier de son plumier
Comme d'un casque de bataille
Un croupion vêtu d'un cimier...
Soudain, il vise dans la foule
Une épouse aux yeux éperdus,
La poursuit,... la rejoint... la foule,
Et le gosse qui les a vus
Demande quinze fois et plus :
« Maman, pourquoi qu'i bat la poule ? »²*

1 Douze Croquis campagnards, V.

2 Op. cit. IX.

Ces deux croquis peuvent montrer à quel point Pierre Alin a senti, a compris la terre de son pays. Les dix autres sont de la même veine, ou presque.

Mais voici les deux recueils principaux de poèmes : « Le long des heures » et « Au rythme de la vie », qu'il nous faut considérer comme un tout, pour en extraire ce qui en vaut la peine.

Peintre, poète, musicien, Pierre Alin professe les trois arts à la fois, les faisant avoisiner, se prolonger l'un par l'autre. Point de cloisons étanches qui séparent notes, couleurs, formes et mots ; mais au contraire, une parenté intime que sa sensibilité d'artiste sait percevoir et harmoniser. Dans « Panneaux », par exemple, peintre et poète s'allient pour rendre la couleur et la délicatesse :

Panneaux

*J'aime ces panneaux où l'on voit
Un cerf inquiet qui s'étonne
Sous les grands roux d'automne
Quand traîne longuement sa voix ;*

*Et qui, languissamment, renverse
Sa fine tête aux clairs yeux doux,
Tandis qu'un dernier rayon verse
Du sang rose dans les tons roux ;*

*Ou bien l'énigmatique pose
— Au bord bleu d'une flaque d'eau —
D'un flamand, philosophe et rose,
Planté comme sur un roseau...*

*Ou bien des grands lotus qui tremblent,
Tandis que sous des ciels pâlis
Passent des oiseaux qui ressemblent
A ceux des Mille et une Nuits...*

*Et parfois, vague, j'imagine
Avec de délicats pinceaux
Mettre mes rêves en panneaux
De carmin et d'encre de Chine.¹*

¹ Le Long des Heures, p. 17-18.

Dans la chanson ci-dessous, en revanche, ce sont le rythme et la musique qui président au choix des mots :

La chanson des Lunes

I. Scherzo.

*Je suis la pleine, pleine Lune,
J'ai l'air d'une
Face de gros moine qui rit
Au Paradis.*

*Ou pâle pièce de vingt francs
Dont s'éprend
Le gueux rêveur, cassant sa croûte
Sur la Grand'Route*

*Ou bien j'ai simplement l'air d'une
Pleine Lune,
Que chacun pare à sa façon
D'une chanson.*

II. Capriccio.

*J'ai maigri, je ne suis plus qu'une
Demi-Lune,
J'ai l'air d'un gros œuf blanc, trop court
Qui court, court, court...*

*Ou bien d'un rond qui s'est rogné
Ou cogné,
Ou d'un fromage blanc où mange
Parfois un ange ;*

*Ou bien j'ai simplement l'air d'une
Demi-Lune,
Qui court, folle, au milieu du
Ciel crépu...*

III. Amoroso-Dolcissimo.

*Maintenant, je suis, décroissant,
Le croissant ;
Je suis la serpe d'argent pâle
D'or ou d'opale.*

*L'idole douce des heureux
Amoureux,
Petite âme d'amour sereine
Dans la Nuit reine.*

*Ou bien simplement, décroissant,
Le croissant :
Dernier souffle qui se meurt d'une
Petite Lune...¹*

Il s'agit donc bien d'un artiste pur qui, en fin ciseleur, en observateur délicat et attentif, recherche et chante le Beau partout où il le trouve, dans l'homme et dans la nature.

Quand il dépeint la nature, que ce soit un souvenir du Jura ou une impression de voyage, le poète atteint par une touche juste, ou un détail frappant, une force d'évocation souvent extraordinaire :

Les arbres

*Droits — d'un seul jet — polis et ronds
Colonnes d'un temple gothique,
Les arbres élancent leurs troncs
Aux voûtes du ciel magnifique ;*

*Ils portent ainsi que des fronts
Leur superbe que rien n'étrique
Tandis qu'un vol de moucheron
— Nains gris — leur font de la musique ;*

*Enracinés au sol puissant
Ils boivent à longs traits le sang
De la terre vivante et chaude ;*

*Tandis que volant au ciel clair
Leurs petites feuilles ont l'air
De fins papillons d'émeraude.²*

¹ Op. cit. 24-26.

² Au Rythme de la Vie, p. 15.

La mer

*Vivante, bougeuse et difforme
D'un insatiable frisson,
Incessamment la mer énorme
Roule et déroule sa chanson ;*

*La vague guette, la mer chante
Docile sous l'effort du vent
Une berceuse de géante
Qui voudrait calmer son enfant ;*

*Mais la mer puissante et farouche
Aux longs et rancuneux sursauts,
L'implacable qui prend et couche
La lourde coque des vaisseaux ;*

*La mer, avaleuse de vies
Et mangeuse de matelots,
La mer a ses coquetteries ;
Et, pour enjuponner ses flots,*

*Aux crêtes des vagues rebelles
— Fringante en son énormité —
De son fantastique doigté
Subtile, accroche des dentelles...¹*

Schweningen, en Hollande, 1907

Mais tout n'est pas que peinture et description en poésie. L'être humain vaut plus encore par son cœur et son âme. Pierre Alin n'y reste certes pas indifférent : son cœur à lui, généreux et sensible, s'attache aux faibles, aux humbles, à ceux qui sont sans défense ; aux enfants et aux vieillards :

Deux berceuses

En souvenir de grand-papa.

I

*Va, pique un somme, petiolet
Rose de rose, et blanc de lait,
Ta maman souriante pousse
Ta berce à petits coups de pouce.
Va, pique un somme, petiolet,
Aux yeux petits, à la peau douce...*

¹ Op. cit. p. 7-8.

*Ne rêve pas encor, façon,
Dors seulement à la chanson,
Au refrain un brin monotone,
Dors tant ! Comme un chat qui ronronne,
Rose de rose et blanc de lait,
Va, pique un somme, petiolet...*

II

*Va, pique un somme, petit vieux
Aux cils papillotant les yeux,
Dors au soleil, sans rêves, comme
Doit dormir un vieux petit homme ;
Sans rêve on dort tellement mieux
Va, pique un somme, petit vieux...*

*Et peut-être auras-tu la chance,
Petit vieillot dont la main danse
De partir ainsi tout à fait.
Mourir comme si tu dormais,
Comme ce serait beau, çà, pense !
Mourir comme on ferme les yeux !*

Va, pique un somme, petit vieux...¹

Il excelle aussi à peindre les sentiments humains. Ainsi l'amour trouve en lui un interprète sensible et délicat, presque toujours mélancolique, à la manière de Musset :

Vous en souvenez-vous, chère ?

*Vous en souvenez-vous, — chère, — c'était l'Automne,
Les feuilles frissonnaient, éperdus papillons,
Mélancoliquement, comme un La que l'on donne,
L'Automne accordait ses violons.*

*Un fin jet d'eau pleurait, fabliau monotone,
Et qui semblait jaser des contes, tout au long,
De vieux contes d'Antan que n'écoutait personne
Dans le chemin où nous allions.*

¹ Le Long des Heures, p. 10-11.

*Les yeux perdus de Rêve, et l'âme comme lasse
Nous nous disions des riens, les deux, — presque à voix basse —
Des riens dont nos lèvres tremblaient.*

*Et notre amour, ainsi, — vous en souvient-il, chère ? —
Naquit en un chemin d'automne et de mystère
Où, tristes, les feuilles tombaient.»¹*

Et puis, le poète n'échappe pas à l'ennui, à la tristesse qui nous guettent tous, de temps à autre. Mais ces lourds sentiments ne sont que passagers :

Grisailles

*Le ciel humide et bas évoque
Un lac aux contours imprécis ;
Un nuage au ciel bas et gris
Traîne comme une loque ;*

*Le jour est gris comme du plomb
Et c'est de l'ennui qui s'y vautre,
Ce jour est plus triste qu'un autre,
Ce jour est long, si long !*

*Long comme un désir sans caresse,
Comme l'appel d'un délaissé
Comme la plainte d'un blessé
Long comme une détresse ;*

*Si long, qu'on voudrait ne plus voir
Toute la tristesse qu'évoque
Ce ciel, où ce nuage noir
Traîne comme une loque...²*

Plus violente, plus profonde est la meurtrissure de la douleur qui, fatalement, s'empare quelque jour de nous. Chacun en a sa part, il est vrai, et chacun se croit l'unique martyr. Mais que reste-t-il à la mère qui a perdu son enfant ? Y a-t-il vide plus poignant ?

¹ Op. cit., p. 2.

² Au Rythme de la Vie, p. 49.

Les douleurs

*Vint la première et dit : « L'heure passe après l'heure,
Mais l'été n'est qu'un vol et le temps n'est qu'un leurre,
Et je porte le deuil en mon corps dévasté
D'avoir été si belle et d'être sans beauté ;
Le cœur encore vivant dans une beauté morte
La croix des sept est celle que je porte !*

*Vint la seconde et dit : « Pauvresse de chemins
J'eus le front d'une reine et des bagues aux mains,
Des palais, un carosse et de l'or à la pelle...
Les cœurs se prosternaient devant le mien, rebelle !
Ma richesse a fondu comme une neige fond,
Ma coupe d'amertume est un étang sans fond !...*

*Vint la troisième et dit : « Tout mon amour en deuil
Gît au fond de mon cœur comme au fond d'un cercueil ;
Dans un voile profond, tissé dans la tourmente
J'ai drapé pour toujours ma croyance d'amante ;
Pour pleurer mon amour, mes yeux n'ont plus de pleurs,
J'ai mis mon cœur en croix au jardin des douleurs.*

*Et tant d'autres venaient et clamaient par les routes :
« C'est ma douleur à moi la plus grandes de toutes,
Personne ne saura tout ce que j'ai souffert ! »*

*Mais en passant, je vis, près d'un seuil entr'ouvert,
Doucement gémissante et la face livide,
Une femme à genoux devant un berceau vide...¹*

La souffrance physique, morale ou matérielle n'épargne pas le poète davantage que les autres hommes. Faut-il pour autant que l'artiste s'étourdisse en de vains plaisirs ? Doit-il s'avilir pour l'argent, ou sacrifier au mauvais goût ? Le bonheur ne s'obtient pas à ce prix et Pierre Alin, à la fin de son beau poème « Plaudites, cives », proclame noblement :

*Berger qui ne craint pas les longues solitudes
Je veux garder en moi, comme une royauté,
Le goût suprême et grave et doux de la Beauté
Et le culte sacré des nobles attitudes...²*

¹ Op. cit., p. 33.

² Op. cit., p. 65.

Car, finalement, la vie est bonne et saine pour ceux qui veulent lutter, et pleine d'espoir. Acceptant le combat, l'homme fait preuve de virilité et de courage. Il vaincra ou succombera, peu importe : il aura vécu et utilisé la force en lui :

Gladiateurs modernes

A mon cher papa,
professeur d'énergie...

*L'arène est géante, et quoique ce ne soit point
L'épieu court et brutal où se crispe le poing,
L'ancre d'ombre farouche, où quelque mufler bouge,
Le sable pailleté, grand buveur de sang rouge,*

*C'est le combat, quand même, et c'est bien l'un de nous
Que l'autre écrasera, tremblant à ses genoux,
— L'œil tout empli déjà d'une proche détresse —
Car j'entre dans l'arène, et c'est toi la tigresse !*

*Car c'est toi la tigresse, — ô vie ! — assouplissant
Déjà tes reins de fauves encore roses de sang ;
Mais la tête en arrière, et les dents que l'on montre,*

*Jeune comme un éphèbe, et te clamant ma voix,
C'est mon tour de combattre, ... et j'y cours ... et tu vois,
Je te brave, Tueuse ! ... et viens à ta rencontre...¹*

Et si même la douleur, le chagrin, la souffrance nous harcèlent, ne nous laissons pas abattre, n'évalons pas notre faiblesse. La pitié des autres est trop souvent empreinte de malsaine curiosité ou de joie secrète. Mieux vaut être envié pour son bonheur, même s'il n'est qu'apparent. Comme Vigny, Pierre Alin, dans ce dernier poème, conclut que : « Seul le silence est grand, tout le reste est faiblesse ».

Les enviées

*Il faut sourire ! ... Il faut que tu portes la tête
Hautement, fièrement et qu'au fond de tes yeux
— Tabernacle attendri, mystique et lumineux —
Brasille le bonheur comme une lampe prête ;*

¹ Le long des Heures, p. 53.

*Il faut sourire !... Il faut que ce soit une fête
De regarder ton front, de regarder tes yeux,
De voir autour de tout ton être radieux
Comme un nimbe sacré que le bonheur te prête !...*

*Et si l'âpre douleur aux ongles inhumains
Un jour, prenant ton cœur, y fouille des deux mains,
Profondément ainsi qu'une tombe qu'on creuse,*

*Crois-moi, souris encor, cache ton cœur blessé
Et que la foule dise en te voyant passer :
« Comme elle est belle... comme on voit qu'elle est heureuse ! »¹*

d) Le romancier

Nous avons déjà parlé plus haut de « Bob de Saint-Imier », œuvre dans laquelle l'auteur narre avec humour des souvenirs de sa plus tendre enfance. Nous n'y reviendrons pas. Mais, lorsque parut, en 1920, « Le Journal de César »², seul roman que l'écrivain devait publier, la critique unanime salua en Pierre Alin un grand artiste et le « Figaro » du 30 juillet, sous la plume d'Henri Duvernois, disait avec enthousiasme : « O merveille, cette œuvre rare fleure bon la simplicité et la santé. Il faut être un artiste de l'espèce la plus rare pour charmer et pour émouvoir ainsi avec la seule et radieuse vérité. » Et de fait, on ne peut lire ces pages captivantes sans être ému par la sincérité et la simplicité de l'auteur. « Le Journal de César » n'est pas, comme on serait tenté de le croire, une autobiographie. Et pourtant, par-ci, par-là, s'y glissent des souvenirs, chose bien compréhensible, si l'on tient compte que dans le premier chapitre, Pierre Alin avoue n'avoir qu'un seul désir : celui d'écrire « un peu de vie ». « Le Journal de César », c'est l'histoire d'un jeune homme élevé dans un bourg de province qui se rend plus tard à la ville où il est pris dans le remous malsain des capitales, et retrouve enfin son équilibre après un douloureux pèlerinage à la campagne. Peu d'action, mais que d'idées dans cette vie, en somme sans éclat, extraite du roman de tout le monde

¹ Au Rythme de la Vie, p. 91.

² Le Journal de César, Albin Michel, Paris, 1920.

et de l'animation de la rue. Voici, par exemple, le héros, César, évoquant avec humour un souvenir d'école :

« La patine du temps embellit tout, surtout les noms.
Les miens m'ont parfois gêné.
C'est l'école qui a commencé :
— Comment vous appelez-vous ?
— Paul César...
— Mettez le prénom après.
— César Paul...

Le maître ricane :

— Vous n'avez donc que des prénoms !... Paul... Paul... vous êtes sûr que ce n'est pas Jules ?... Votre nom de famille ?
— César...
— Est-ce que vous vous fichez de moi ? Epelez...

Finalement, je me fais comprendre.

Et dès ce jour, quoi que je dise et quoi que je fasse, mes camarades ne m'appelleront plus que Jules César.

Le maître a donné l'exemple. Celui-là, tout au moins, sera suivi. » ¹

Le voici encore qui, adolescent, fait ses premières réflexions sur l'égoïsme et l'éducation :

« Parfois nous sortons le matin, avec un désir exceptionnel de bien faire, — et nous rentrons le soir, avec une conscience lourde de péchés.

On nous vante à la fois l'instinct et la volonté.

Tout petit, on me félicitait pour mon appétit ; dès que je fus en âge d'en avoir plusieurs, chacun m'en blâma.

On dit : la beauté de l'instinct, l'instinct infallible, il a suivi son instinct.

Et puis il paraît que c'est l'intelligence inférieure, celle des bêtes. Une chose obscure, mais sûre ; une sorte de génie de

¹ Op. cit., p. 16.

l'à-propos qui ne vient ni de la sensibilité, ni du raisonnement. Peut-être des sens ?

L'éducation est une chose bizarre. Ne consiste-t-elle pas souvent à combattre en nous pendant quinze ou vingt ans tout ce que nous serons obligés de reconquérir, dès que nous serons seuls ?

Est-ce pour mieux nous apprendre à combattre qu'on nous désarme si parfaitement dès l'enfance ?

Pourquoi m'a-t-on dit si souvent : « Ne crois pas que tu sois bien, ni que ce que tu fais est louable ; ne sois pas si sûr de toi ; baisse la tête ; il faut être modeste, sans prétentions ; tais-toi, écoute les grandes personnes ! »

Les grandes personnes ? Est-ce pour les avoir tant écoutées qu'on dit plus tard, à son tour, tant de bêtises ? »¹

On ne saurait mieux faire le procès de la famille et de l'école et si la note est un peu forcée, il n'en demeure pas moins que ces lignes pourraient inciter nombre de parents et de pédagogues à faire leur mea-culpa !

Mais le romancier n'est pas seulement un accusateur, c'est aussi un psychologue et sa description de l'adolescent, cet être jeune, impur et vivant, et qui a tant besoin d'être entouré, révèle une rare maîtrise :

« De moins belles impressions ont suivi...

Il y a cette époque trouble vers laquelle on s'achemine avec un malaise physique et moral !

On ne comprend plus. On sent seulement que l'on s'en va vers quelque chose d'inconnu, de redoutable peut-être.

On ne se connaît plus soi-même, ce qui est peut-être la plus douloureuse angoisse.

On n'est plus qu'un pauvre petit esclave, qui attend, dans l'anxiété.

L'époque approche des yeux moins francs, des teints impurs, des longs gestes maladroits, et de cette étrange voix qui fait alterner dans un même être, un enfant de chœur avec un chanteur.

Comme cela change un enfant ! Sous le nez, il a maintenant une ombre légère. Elle l'enorgueillit peut-être un peu plus que

¹ Op. cit., p. 41-42.

ce duvet ridicule, soyeux comme de la plume d'oiseau nouveau-né, ce qui lui grimpe le long des joues.

Les jeux aussi ont changé. Les livres sont des amis qu'on préfère aux autres. On lit de tout ; on voudrait tout lire. Surtout des livres d'amour. Devant eux, on tremble de joie. Chaque héroïne a, dans chaque adolescent qui s'éveille, un amant de plus.

Ah ! qu'il doit y avoir de belles choses, dans la vie ! On présente des douceurs telles qu'elles en prennent quelque chose d'angoissant. »¹

Que cette simplicité paraît grande et belle lorsqu'on la compare à certaines théories fumeuses dont nous accablons aujourd'hui la nouvelle littérature. Cette page est certainement l'une des meilleures du livre et le lecteur pressent mieux encore comment Pierre Alin a aimé et compris la jeunesse et sa soif d'idéal jusque dans ses espoirs, ses gestes maladroits, jusque dans l'amour même, qui laisse au cœur de l'homme tant de beaux souvenirs.

Une fois de plus, l'auteur ne peut se détacher de son pays natal et enverra Paul César, jeune homme maintenant, faire un séjour en Suisse romande où il pourra rétablir sa santé, se fortifier et entrer au contact de la nature. Il se rend en effet chez son oncle, veuf depuis peu et qui habite une belle ferme du Jura, dont Paul ne tarde pas à subir le charme :

« En trois semaines déjà, je m'étais transformé. J'étais un être nouveau.

Dès les premiers jours je voulus tout voir, tout connaître. J'explorai chaque coin de la ferme ; je suivais les chars, j'accompagnais la jument chez le forgeron, j'entrais dans la porcherie.

Finalement il fut décidé que je commencerais un véritable apprentissage de fermier.

Dès que je ne fus plus « la visite », le convalescent qui se guérit de la grande ville, mon oncle décida que les choses ne devaient pas être faites à demi.

« Un jour peut-être, tu auras à surveiller la récolte, alors apprends à semer. »

Et dès ce moment, je fis partie du personnel de la ferme et fus soumis à la discipline commune.

¹ Op. cit., p. 53-54.

Les enseignements des hommes sont contradictoires. Les uns disent : « Il faut, dès le début, viser haut, frapper fort ; inutile de s'attarder en bas. » Et d'autres : « Ne crains pas de t'humilier au premier échelon ; il n'y a pas d'humiliation ; chaque besogne, si modeste soit-elle, t'enrichira de quelque chose, ne fût-ce que de patience, cette bénédiction. »

Mon oncle était de ces derniers. Après que je lui eus affirmé ma volonté de participer sérieusement au labeur des autres, il me regarda attentivement.

Ma poitrine s'était élargie, mes épaules ne tombaient plus ; j'étais d'aplomb sur mes jambes.

— Tu as raison, me dit-il de sa belle voix lente et un peu grave.

Tu es dans le vrai. Ton père sera content. Et puis, ajouta-t-il avec son sourire un peu triste, mais si plein de bonté, d'avoir du muscle et des épaules ne t'empêchera pas d'avoir quelque chose dans la tête.

Je commençai donc une vie nouvelle ; levé tôt, couché tôt, durcissant mes mains à l'ouvrage ; tour à tour au soleil, à la pluie, au vent, accueillant l'heure des repas comme une joie nécessaire et méritée, fraternisant avec les domestiques. Je savais que mon oncle n'aimait pas les choses faites à moitié. »¹

Mais, plus encore ; grâce à la volonté et au cœur de son oncle, César prend un contact intime avec la nature, la terre, les animaux. Il découvre un bonheur tout simple, une joie de tous les instants. Il n'est pas jusqu'aux cochons qui ne puissent éveiller en lui le sens de la vie :

« Je passais, tour à tour, d'une partie de la ferme dans l'autre.

Pendant un mois je dus m'occuper de la porcherie.

Les cochons sont plus intéressants qu'on ne croit. Ils ressemblent aux hommes par plus d'un point. D'abord il paraît que c'est leur système digestif qui se rapproche le plus du nôtre ; aussi sont-ils à la fois enclins aux excès et délicats.

Ils tiennent, autant que les hommes, à la régularité des repas et ont, comme eux, l'habitude de crier tous à la fois.

Pendant les quelques semaines que j'eus à les soigner, je fus, une moyenne de trois fois par jour, accueilli par un enthousiasme qui allait jusqu'à la frénésie.

¹ Op. cit., p. 75-77.

Dès la porte, à peine avais-je effleuré le loquet, j'étais signalé et acclamé.

J'arrivais avec un tonneau monté sur deux roues et une écope.

J'emplissais les auges et les groins surgissaient. C'était une ruée. Là aussi les plus forts ont les meilleures places. Il y a dans chaque groupe, un ou deux amoindris qui ne furent jamais rassasiés.

J'essayais de combattre l'injustice. Cela n'est pas aisé.

J'appris aussi à donner de l'huile de ricin aux bêtes qui perdaient leur entrain, à renouveler leurs litières et à nourrir au biberon les petite d'une truie qui se révélait une mère insuffisante.

Je les prenais dans mes bras, l'un après l'autre, comme des nourrissons, et je penchais la bouteille. C'est joli, un porcelet.

C'est un satin vivant, rose et tiède, avec un drôle de petit groin, des yeux inquiets, et des gémissements de nouveau-né. Et aussi une façon si humaine de happer le tétin.

Les petits perdent en grandissant.

Comme, si souvent, les enfants des hommes. »¹

Il est fort compréhensible, qu'après avoir passé quelques mois dans cette atmosphère simple et rustique, Paul endure un véritable supplice en retournant à la ville. Supplice accentué parce qu'il voit la fourberie, l'envie, l'âpreté au gain, la flatterie rôder autour de lui. Il voit aussi la misère et c'est dans cette misère même, personnifiée par une fillette avec laquelle il s'est lié d'amitié, qu'il trouve le chemin du salut : Jeannot, en effet, riche seulement de sa sincérité et de sa naïveté, réussit, par un geste touchant et spontané, à démontrer à Paul, malade, que la pauvreté matérielle est négligeable lorsqu'on est riche intérieurement, lorsqu'on a un bon cœur, affectueux et reconnaissant :

« Aujourd'hui, une petite clarté m'est revenue, et c'est la faute d'un enfant.

Mystérieuse comme une souris, Jeannot est entrée.

De la poche de son petit tablier elle a tiré un porte-monnaie, a vidé tous les sous sur ma table, et m'a dit : « C'était à moi, c'est à vous maintenant ; quand on sait de belles histoires, on ne devrait jamais être pauvre... »

1. Op. cit., p. 78-79.

Elle levait vers moi son petit visage pâle et pointu ; ses grands yeux cherchaient, cherchaient sur toute ma figure ce que j'allais dire.

Je lui ai dit, gravement : « Je vous remercie, Jeannot, ce soir, à cause de vous, je suis aussi riche que je puis l'être... »¹

Et puis, un beau jour, un télégramme est venu de Suisse, annonçant laconiquement une catastrophe : l'incendie partiel de la ferme et le grave accident survenu à l'oncle ; Paul, seul héritier, se prépare au départ et emmène Jeannot avec lui, afin de n'être pas seul. Triste pèlerinage : il faut d'abord entendre le récit de la catastrophe, qu'avec un magnifique talent de conteur, (qu'on retrouve d'ailleurs dans les quelques nouvelles publiées récemment par les bons soins du frère de l'auteur) Pierre Alin dépeint ainsi :

« La ferme porte, sur le côté, comme une grande blessure. Une partie de la toiture est enlevée, il y a des murs noircis, des poutres abattues.

Chacun, longuement, avec une sorte d'empressement triste, m'a décrit l'incendie : la lueur vers le ciel, le tambour, sinistre dans la nuit, l'affolement des gens et des bêtes, le courage audacieux de l'oncle.

La pompe du village était là, et presque tous les habitants entouraient la ferme.

Le vieux vacher qui est un peu sourd a failli rester dans le feu ; un des plus jeunes enfants du fermier aussi, et le taureau qui mugissait et tirait sur sa bouche à s'ensanglanter le mufle, et des agneaux.

Tout a été sauvé, l'oncle a bondi sur les échelles comme un gymnaste, enfoncé des portes ; il est entré et ressorti du brasier, infatigable. Il était, me dit-on, comme un jeune qui se battait avec des flammes.

La dernière fois qu'il est apparu, il y a eu un écroulement, une poutre l'a frappé, en plein front.

Et quand on l'a ramené, ses vêtements commençaient doucement à brûler, et son visage et ses mains n'étaient plus que de pauvres chairs à la fois sanglantes et noircies.

Tout a été sauvé, les gens, les bêtes ; seul le maître est resté.

¹ Op. cit., p. 151-152.

Il a vécu encore quelques heures, jusqu'au soir du lendemain. Et puis, doucement, sans gémir, la tête tournée vers la fenêtre ouverte, il est mort.

Toutes les souffrances de sa vie auront été silencieuses.

Le surlendemain matin, il a été conduit là-haut. Six hommes ont voulu le porter de la petite église au cimetière.

Tout le monde a suivi.

Et la tristesse était partout. Les enfants de l'école portaient des feuillages et c'était comme un petit cortège automnal.

Le chien aussi a suivi, tête basse. On l'avait attaché près de sa niche ; pour la première fois, il a rompu sa chaîne. »¹

César, désormais seul en face de la réalité étonnante de la mort et de la nature, en saisit peu à peu les mystérieuses correspondances, tandis qu'à ses côtés sa toute petite amie, emmagasine force et santé. Le roman se termine ainsi sur une note optimiste qui se résume en ces quelques lignes : « A ! rien ne sert d'être savant si la vie passe sans qu'on s'en aperçoive, et que le temps vous manque pour un peu de bonheur tout simple », et, plus loin : « Retrouver sa simplicité, c'est comme une sainteté perdue et qui vous revient. Peut-on jamais plus se sentir pauvre ? »²

III. Conclusion

Et voici déjà parcourue, à grands pas, l'œuvre trop tôt achevée de Pierre Alin ; œuvre riche pourtant, par son originalité, d'un enfant du Jura. Car il est bien de chez nous : il le proclame, il en est fier et n'a pas oublié ce qu'il doit aux années heureuses passées à « l'Alouette », si près de la vie et de la simplicité. Mais que leur doit-il en somme ? Peut-être ce sens subtil et délicat du bonheur tout simple, fait de la joie que l'on rencontre partout, si on le veut bien, à la ferme, dans la rue, au contact de la nature et des hommes, petits et grands. Mais cette découverte du bonheur n'est qu'un aboutissement, le résultat d'un long et patient travail consacré à

1 Op. cit., p. 171-172.

2 Op. cit., p. 189.

la recherche de la Beauté, ou mieux, à la recherche du Bien et du Vrai par le Beau. C'est ce que résume, semble-t-il, cette strophe extraite du poème « Salve ! » :

« Mon cœur, trop plein de toi, craque comme une écorce
Où déborde la sève ardente de l'été ;
Je t'apporte mon cœur et ma vie et ma force
Et mon âme païenne, éprise de beauté. »²

Et à la Beauté, Pierre Alin y atteint par trois chemins, convergents et pourtant distincts : la musique, la peinture et la poésie, trois chemins parsemés d'efforts patients et d'harmonie. Quelle fraîcheur émouvante dans les « Chansons d'enfants » et les poèmes chantés, quelle délicatesse de formes et de couleurs dans les fleurs et les paysages méridionaux, quelles ciselures finement découpées dans les vers comme celui-ci :

« ...Et des jours caressants comme des mains d'aïeules... »

ou celui-là :

« ...L'impérieux regain des antiques moissons... »

« Un artiste de la plus rare espèce », disait Duvernois en parlant de Pierre Alin, romancier. Il eut peut-être employé le terme d'enchanteur pour qualifier le poète, le peintre, le musicien.

Mais à côté de l'artiste, il faut voir l'homme, cet homme au cœur si grand qu'il ne craint pas de s'abaisser jusqu'aux plus petites choses, jusqu'aux plus petites gens. Car c'est là même, au contact des humbles, des faibles, de la vie de tous les jours, avec ses beautés et ses laideurs, qu'il puise sa force et son espoir. Le cœur simple d'un enfant, le regard tranquille d'un vieillard, les amours des oiseaux et même l'odeur du fumier, dans leur alternance infinie, ne résument-ils pas, à côté de la lutte pour la vie, les étapes de l'existence tout entière ?

« Rien ne sert d'être savant si la vie passe sans qu'on s'en aperçoive, et que le temps vous manque pour un peu de bonheur tout simple. »

² Au Rythme de la Vie.

La leçon est grande et Pierre Alin s'y est consacré tout entier, jusque dans l'action. Et par cela même, il a droit à une place d'honneur dans les lettres jurassiennes, dans les lettres romandes même. Parce qu'enfin ils ne sont pas légion ceux qui ont montré tant de générosité et de grand cœur à l'égard des petits et des faibles, et encore moins ceux qui les ont chantés avec tant d'amour et de délicatesse. Ils ne sont pas légion non plus, ceux qui ont su rester simples et humbles en atteignant aux plus hautes formes de l'Art. Car Pierre Alin était un caractère autant qu'un homme, toujours lui-même. Il n'a jamais voulu jouer au « mage », ou se croire « un être supérieur ». C'était, au contraire, un équilibré, un penseur et un artiste autant qu'un athlète.

Vingt-sept ans se sont écoulés depuis cette hideuse catastrophe de Venise. C'est à la fois beaucoup et peu. Beaucoup, parce qu'un artiste est oublié de la plupart. Peu, parce que tous ceux qui ont connu et approché Pierre Alin, ses amis en premier lieu, s'accordent à dire la droiture de son caractère, la solidité de ses convictions, sa volonté au travail. On ne peut atteindre en effet un tel degré de perfection dans trois arts si divers, sans un travail opiniâtre. Et l'on ne se forge pas une telle personnalité sans vivre activement, farouchement presque, une personnalité qui ne se laisse pas amadouer ni compromettre par des concessions au mauvais goût ou à la facilité.

Mais alors, pourquoi cette ombre presque complète sur un artiste si prodigieusement doué, sur un caractère si bien trempé ? Est-ce que décidément la beauté et la sincérité ne nous suffisent plus ? Ou est-ce encore que ce bonheur tout simple qu'il nous enseigne, est trop simple pour nous ? Ou alors, est-ce peut-être qu'il lui a manqué, hélas ! ce souffle puissant d'imagination qui crée des personnages et des mondes ? C'est plus probable. Le temps ne pardonne pas et l'écrivain doit, non seulement animer les êtres, mais aussi faire vivre une époque, la caractériser. Certes l'ébauche est là ; mais il en manque le couronnement. Peut-être nous eût-il été donné un jour si Pierre Alin avait pu achever le cycle de sa carrière vivante et pleine de promesses.

Cependant, l'oubli n'est pas total ; il ne peut l'être en présence d'une telle œuvre, et moins encore dans son Jura natal que partout ailleurs. Car le legs de Pierre Alin est précieux, c'est un message d'amour. Et à côté de ce « Journal de César » qui est, comme le dit quelque part un critique, « Le testament de son cœur », il nous a laissé le testament de son âme, cette prière qu'il écrivit peu de temps avant sa mort, et qui résume l'être tout entier : celui qui

chercha, en de patients efforts, le chemin de la Vérité ; celui qui voulait purifier son corps autant que son esprit, celui qui voulait être un homme, une créature de Dieu :

Prière ¹

*Mon Dieu, défendez-moi du péché d'amertume !
Donnez-moi la sérénité !
J'ai pour la tâche que j'assume,
Besoin de force et de clarté.
Donnez-moi la force, Seigneur,
Permettez que mon front levé
Ignore la crainte de la vie ;
Que mon regard se purifie
Non pas seulement devant la beauté, —
Mais aussi que le mal m'enseigne !*

*Je ne sais le chemin que vous m'avez tracé :
Déjà la route est longue assez
Où je marche, et m'obstine, et saigne.*

*Apprenez-moi, Seigneur,
A ne point être bon seulement
Quand le corps est à l'aise et l'esprit est content :
Faites que je sache aussi
Garder une âme claire avec un cœur meurtri.*

*Instruisez-moi dans la science
Divine de la patience :
Faites-moi patient et fort
Devant le labeur et l'effort ;
Faites-moi patient et doux
A surmonter ma haine et vaincre mon dégoût...*

*Et, si du bonheur qu'attend chacun de nous
Ma part était lente à venir,
Faites-moi patient, Seigneur,
Pour attendre ma part de bonheur !*

¹ Prière, Paris, 1920.

*Mais aussi donnez-moi l'adresse et la vigueur !
Faites-moi comprendre le prix
Des muscles assouplis
Par la quotidienne et sainte discipline.*

*Que toujours je sois
Celui qui s'efforça
D'ennoblir — ainsi qu'un hommage —
Le corps et le visage
Que vous m'avez donnés
A l'origine.*

*Et s'ils me refusent l'abord
A la table où j'apporte
Le fruit de mon vouloir, le pain de mon effort,
Faites que je supporte
Que la lutte soit longue et la souffrance forte
Sans m'imaginer qu'avant moi
Aucun n'ait cru porter sa croix,
et que j'ai créé la souffrance...*

*Faites que je sois consolé
En voyant un épi de blé ;
En pesant dans ma main ouverte
Un fruit que l'automne a mûri ;
En suivant le vol d'un insecte,
En regardant une fourmi.*

*Faites qu'une bête au labeur,
Ou le sillon que je contemple,
Me soient le bienfait et l'exemple
Qui puissent me rendre meilleur.*

*Que le fruit, l'insecte, la bête,
Le labeur de la ferme,
La terre qui germe,
Le miracle odorant et subtil
Des pétales et des pistils,*

*Que tout me soit une raison
Pour agrandir mon horizon,
Et m'approcher de la sagesse !*